

1. LES COQUELICOTS DE CLAUDE MONET (1873)



Description

Ce tableau représente un paysage extérieur où la verdure du sol prédomine sur le bleu du ciel. Il s'agit là d'un champ de coquelicots entouré d'arbres d'un vert sombre, entre lesquels vient discrètement se cacher une maison à trois étages. Un arbre situé légèrement vers la gauche se fait remarquer par sa grandeur et sa silhouette presque humaine : deux ronds, une tête, un corps.

Le ciel, quant-à-lui, est partiellement ensoleillé et majoritairement tâcheté de nuages qui ne sembleront pas restreindre pour

longtemps. Le champ n'est pas plat. On le devine par la position des quatre personnages figurant sur le tableau. En effet, au centre à gauche, deux d'entre eux se promènent sur la partie la plus élevée du champ, là où les coquelicots sont réunis pour former une vague voilée de rouge. Une femme vêtue de noir et ce qui semble être un jeune garçon se fraient un chemin entre ces tâches couleur sang. Plus bas, sur le premier plan en bas à droite, une seconde femme et ce qui semblerait être cette fois-ci une petite fille marchent dans les herbes hautes. La femme porte dans sa main droite une ombrelle dont la face intérieure couleur ciel nous est dévoilée. La petite fille, quant-à-elle, a les mains occupées à étudier le coquelicot qu'elle a cueilli un peu plus tôt. Les quatre protagonistes portent tous un chapeau.

Voilà une journée de printemps où l'herbe est tâchetée de couleurs et l'air est adouci par le soleil.

Que raconte ce tableau ?

Ce matin là, le ciel semblait plus bleu qu'hier et certainement plus ensoleillé que demain. Ce même matin, sur la place de l'Eglise, les étalages prenaient place entre les habitants qui se promenaient là et les plus matinaux commençaient déjà les affaires. Au même moment, la jeune fille qui contemplait le ciel depuis un certain temps se demandait comment les nuages pouvaient bouger si vite dans le ciel. A l'étage du bas, sa mère s'impatientait. Dans la maison d'à côté, une autre mère, plus impatiente que la précédente, alla réveiller son fils qui dormait à point fermé. Il était 8h quand ils prirent le petit-déjeuner, 8h30 lorsqu'ils décidèrent d'aller se promener et 9h au moment où la mère et sa fille pénétrèrent dans le champ de coquelicots. Le fil, lui, n'eut pas envie d'aller se promener. Sa mère lui promit une surprise une fois arrivés au marché.

Il était alors 9h10 lorsque le jeune garçon se disait qu'elle n'était pas si désagréable cette escapade dans le champ de coquelicots.

Argumenter le tableau

De l'herbe, des arbres, un peu de ciel et des nuages. Oui, d'accord. Jusque là rien d'envoûtant. Un paysage que je connais bien. Un enchaînement qui se répète un peu partout quand on sort de la ville. Cependant, il y a quelque chose, je ne saurais dire si il s'agit de l'inscription dans une époque, des coquelicots plus rares à contempler aujourd'hui ou bien du floutage prédominant source de rêverie, mais ce tableau je l'aime bien. J'aime que ses formes ne soient pas parfaitement aiguës et que ses couleurs se superposent et se confondent. Il se dégage quelque chose de calme, d'apaisant mais pourtant il ne s'agit là que de l'herbe, des arbres, d'un peu de ciel et des nuages.



Illustration

En m'inspirant du mouvement impressionnisme dont fait parti Claude Monet, j'ai à mon tour recréé et imaginé ma colline. Une colline qui se jette dans un lac et un lac qui se confond avec le ciel.

2. MARTIN PARR - SUPERMARKET



Description

Cette photographie en noir et blanc illustre un moment de vie, un instant au supermarché, un lieu de choix, d'attente et d'ennui. L'ennui, on peut le lire sur le visage des trois protagonistes de la scène. Un caddie, un bébé assis dedans, une femme, très certainement la mère, qui tient le caddie, suivie d'une autre femme cette fois ci plus âgée. C'est elle qui à l'air la plus agacée des trois. Probablement un moment d'attente un peu trop long pour cette dernière qui ne souhaite acheter qu'un rouleau de papier toilette.

En arrière-plan, des rangées de nourriture : chips, boîtes de conserve. Des gens aussi. Et des mains qui font des choix ou qui prennent sans regarder. Revenons au premier plan, le caddie bien rempli, l'enfant, les femmes. L'enfant entièrement vêtu de blanc et sa mère nous regardent avec peu d'enthousiasme. La mère attire particulièrement notre attention. Elle est au centre de la composition et occupe toute la largeur. Elle est vêtue d'un long manteau clair droit et d'un foulard. Sa posture indique un moment d'inconfort : épaules remontées, tête recroquevillée, lèvres pincées.

A gauche de l'image, fort probablement le dos d'un homme qui était trop proche de l'objectif.

Choisir un des éléments de la photographie et lui donner la parole

Toujours le même trajet : Parking, porte d'entrée, passage obligatoire au rayon pâte, liquide vaisselle, conserves en tout genre, parfois rayons légumes quand la culpabilité les prend. Et puis cette longue attente qui n'en finit jamais au moment où mon poids m'est insoutenable. Ces mains à la fois froides et moites qui me parcourent et m'agrippent. Aujourd'hui, une masse lourde et chaude m'alourdit le dos. Elle ne fait que bouger mais semble s'être calmée depuis que l'homme à l'appareil photo attire son attention. J'étais bien dehors avec les autres, protégé de la pluie et du vent par ce petit abri que j'appelle maison. J'espère simplement ne pas me retrouver entre deux voitures, cette fois ci, mais je ne pense pas. Cette dame ne m'a pas l'air désordonnée.

Quel rapport personnel j'entretiens avec cette photo ?

Les supermarchés : en voilà une belle activité. Je pense tout de suite à ma mère qui déteste ça car elle y passait ses samedis après midi quand elle était petite. Alors elle n'a pas voulu nous faire subir le même sort à mon frère et moi. Néanmoins, et c'est peut-être étrangement pour ça, mais faire les courses ne me dérange pas. Je trouve qu'il y a un côté plaisant : qu'est-ce que je vais manger cette semaine, de quoi ai-je envie ? Des recettes en tête ou pas du tout : on se dit toujours qu'on trouvera des idées sur place.

Les supermarchés illustrent les cultures aussi. Ils incarnent un mode de vie. Trouver des produits ici et là qu'on n'a pas chez nous. S'amuser devant des gelées multicolores aux Etats-Unis ou devant des sticks de viande d'une longueur douteuse.

Les supermarchés de petites tailles qu'on néglige bien trop souvent mais qui nous sont des mines d'or aux heures tardives.

Je dirais donc que les supermarchés sont l'image d'une certaine nostalgie. On y passe du temps, qu'on le veuille ou non, on s'y plaint, on s'y perd mais on s'y rattache à la moindre envie.



Illustration

Cette photographie m'a immédiatement faite penser à l'oeuvre du sculpteur américain Duane Hanson, intitulée Supermarket Lady (1969).

En effet, cette sculpture hyperréaliste illustre une scène quotidienne : celle de faire les courses. Elle veut aussi montrer l'absurde derrière cette obsession de l'achat en masse chez les ménages à la fin des années 1960.

3. ELIOTT ERWITT - LA PETITE TOUR (1966)



Description

Cette photographie en noir et blanc d'Elliott Erwitt plonge le spectateur dans un instant volé au beau milieu d'une rue parisienne au coeur des années 60.

On s'interroge à première vue sur cette maquette géante de la Tour Eiffel tenue avec attention par les mains concentrées d'un homme d'une cinquantaine d'année vêtu entièrement de noir et portant des lunettes sur une tête pauvre en cheveux.

Cet homme, dont la concentration semble imperturbable, se tient au milieu de la

route où semble s'impatienter une voiture dont on aperçoit le bout de la carrosserie ainsi que le pare-brise avant, à gauche de l'image. La voiture, l'homme, la route et une pile de cagots qui se dresse à la hauteur de l'homme et qui prend place à l'arrière d'un camion de livraison. Cette pile en surélévation occupe toute la partie droite de l'image. En arrière plan, des vitrines, des portes d'immeubles à l'architecture Haussmannienne et des voitures garées prennent place et composent un décor rural où l'écrito «Le baby» présent deux fois prédomine sur l'ensemble. Voilà une scène de vie parisienne ensoleillée.

Choisir un des éléments de la photographie et lui donner la parole

Qu'est-ce qu'il fait chaud aujourd'hui... Vous ne trouvez pas ?

Oh mais je suis bien bête, cet homme ne m'entend pas.

Qui pourrait bien croire qu'une structure en métal d'1m85 possède ses propres pensées, est maître de sa conscience.

Mon corps en transparence laisse s'entremêler les rayons de soleil qui me réchauffent toute entière. Et voilà que je m'abandonne dans les bras d'un parfait inconnu, qui me promène d'ateliers en ateliers et de vitrines en vitrines.

Eh ! Attention à la voiture ! Quel sombre idiot... A quelques centimètres près je me confrontais à cette pauvre créature sur roues. Je suis las.

Pourquoi m'avoir fait si grande ? Moi aussi j'aurais aimé être suspendue à des clés, comme toutes les autres.

Que raconte ce tableau ?

Il est 5 heures... Paris s'éveille.

La fièvre du samedi soir s'atténue dans les appartements en ce dimanche matin. Été 1966, du monde descend tout doucement dans les rues. Du haut des balcons, les plus matinaux et ce qui n'ont pas trouvé le sommeil allument leurs cigarettes, sirotent un café, entament la première page d'un livre oublié sur l'étagère. Il fait doux et c'est agréable.

Au 150 rue du Faubourg-Saint-Antoine, un coureur trop pressé ne tourne pas la tête à gauche. Une femme en vélo ne s'arrête pas. Les deux jeunes adultes ne continuent pas leurs routes comme prévu. Alors, au 148, une voiture qui n'aurait pas dû s'arrêter, s'arrête, avec derrière elle un second vélo qui s'impatiente.

Au 140, trois jeunes garçons encore la tête à la fête, qui auraient dû marcher sur le trottoir, vacillent entre les voitures étonnement à l'arrêt à cette heure là.

Au 136, un camion de livraison qui aurait du arriver à 5h30 au magasin, n'arrivera qu'à 5h45 et ne passera pas, par la suite, sa meilleure journée.

Enfin, devant le 134 et le 132 de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, un homme profite de cet évènement inopiné de ralentissement pour se frayer un chemin entre les carrosseries et arrivera 10 minutes en avance pour livrer son précieux travail.



Illustration

Photographie des Halles en 1960. Rues Rambuteau

Je mets en lien cette photographie avec celle de Elliott Erwitt car elle représente elle aussi l'esprit des différents flux qui animent les rues parisiennes. En effet, les voitures, les commerces, les restaurants, les gens à pieds, en vélo font vivre ces rues qui peuvent être parfois le terrain d'évènements imprévus.